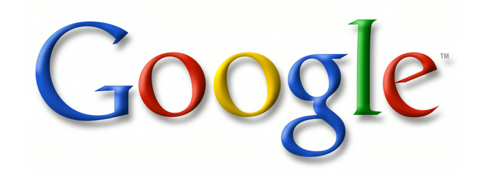
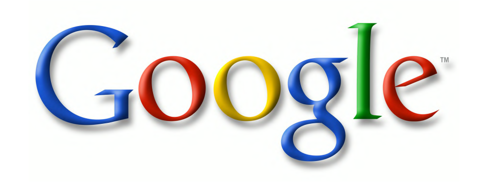
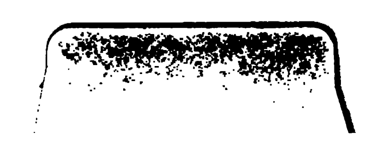






DÉMÉTRIUS,

TRAGÉDIE.

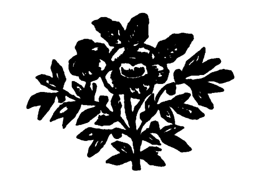
DÉMÉTRIUS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

PAR BAUDOUIN l'aîné, négociant.

Représentée à Saint-Germain-en-Laye, par les Acteurs du Théâtre Français, le 8 Décembre 1785.



A PARIS,
Chet HUET, Editeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue Vivienne, N.o 8.

AN 5. — 1797.

PRÉFACE.

Je n'ai dû le succès de cet ouvrage qu'aux talens des acteurs qui l'ont représenté. L'énergie de leur jeu a couvert la foiblesse de mon style. M. *Saint-Prix*, si cher aux lettres et à l'amitié, a développé, sur-tout dans le rôle de *Phocas*, cet art savant et profond qui caractérise son talent. Ce rôle étoit d'autant plus difficile à rendre, qu'il faut qu'il intéresse et qu'on le haïsse, y réunir l'apparence de la grandeur d'ame à la bassesse du crime, et cacher sous le voile de l'amitié un caractère ambitieux et perfide.

Des corrections à faire, pas assez de loisir pour y penser; des avis opposés à concilier; des réflexions sur le despotisme des rois à supprimer; aucune intention de le faire; et depuis, le règne affreux du vandalisme, les beaux arts dédaignés, les talens persécutés, les féroces succès de l'anarchie, les échafauds dressés pour l'in-

nocence et les vertus immolées. Tout enfin s'opposoit à faire paroître un ouvrage que je craindrois même encore de publier aujourd hui, si la raison, la justice et l'humanité n'avoient pas fermé l'abyme que la licence, l'orgueil, l'athéisme, la soif de l'or et celle du sang creusoient sans cesse sous nos pas.

Comme, depuis douze ans, le goût, les mœurs, les opinions et les principes ont changés, je crois devoir faire imprimer *Démétrius*, afin que les artistes de nos Théâtres jugent, en le lisant, l'effet qu'il doit produire. S'ils se chargent de le représenter, et que leur étude soit infructueuse, ils n'auront rien à me reprocher. D'ailleurs il me paroît utile que les grands ouvrages dramatiques soient imprimés avant que d'être joués. S'ils réussissent à la lecture, certainement ils réussiront à la représentation ; et l'effet contraire arrive souvent. Cet exemple, donné par l'estimable et sensible *Mercier*, a toujours été couronné par des succès brillans et durables.

Sans trop m'assujettir à l'histoire, je l'ai suivie d'assez près. Cependant j'ai rendu *Persée*

moins criminel qu'il ne le fut, aimant mieux faire tomber sur *Phocas* toute l'horreur de la trahison qui fit périr *Démétrius*. Je n'ai pas voulu non plus faire mourir ce jeune Prince, si recommandable par ses vertus et son attachement pour la république romaine.

Ce n'est pas au théâtre qu'il faut apprendre l'histoire. Il suffit qu'un poëte en saisisse bien les masses, qu'il peigne avec vérité les mœurs des nations, et que ses caractères soient vrais. Du reste, il peut faire les changemens qui rendront son poëme plus utile et plus moral. L'essentiel est d'offrir une action intéressante, bien motivée, bien conduite, et de n'oublier jamais que le théâtre est une instruction publique, une école de bonnes mœurs, et qu'y rendre le crime heureux est une immoralité aussi dangereuse que révoltante.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
PHILIPPE II, roi de Macédoine.	M. *Naudet.*
PERSÉE, fils de Philippe.	M. *S.-Phal.*
DÉMÉTRIUS, autre fils de Philippe.	M. *Dunand.*
THÉAXÈNE, fille d'Annibal.	M.le *Leclair.*
PHOCAS, prince d'Arménie.	M. *S.-Prix.*
ANTIGONE, confident de Philippe.	M. *Royer.*
ELMANIRE, confidente de Théaxène.	M.le *Lacroix.*

La scène est à Thessalonique, aujourd'hui Saloniki.

DÉMÉTRIUS,

TRAGÉDIE.

ACTE I.er

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉAXÈNE, ELMANIRE.

ELMANIRE.

Quoi! dans ce jour, madame, où tout vous est prospère,
Où votre amant succède au trône de son père,
Se peut-il que vos yeux de larmes soient couverts?
Les Macédoniens vont sortir de leurs fers.
Ce peuple courageux, sous les loix de Persée,
Va recouvrer bientôt sa splendeur éclipsée.
Et vous que le destin persécuta long-tems,
Qui perdîtes vos biens, votre état, vos parens;
Tout va changer pour vous : l'auguste Théaxène
Hier captive ici, demain est souveraine.

THÉAXÈNE.

Ce jour qui te paroît si glorieux pour moi,
Si propice à mes vœux, glace mon cœur d'effroi.
Il est vrai que Philippe, appesanti par l'âge,
A l'un de ses enfans transmit son héritage;
Mais il n'a pas encor nommé son successeur :
Elmanire, son choix peut m'accabler d'horreur.

ELMANIRE.

Sur quoi donc fondez-vous cette injuste pensée ?
Philippe pourroit-il déshériter Persée ?
Ne doit-il pas son trône à l'ainé de ses fils ?

THÉAXÈNE.

Par ce titre, ses droits ne sont pas établis.
Un prince, en Macédoine, on le sait, peut élire
Le plus digne à ses yeux de gouverner l'empire.
Le plus digne sans doute est le plus courageux ;
Mais la valeur n'est plus qu'un vain titre en ces lieux.
Et Philippe autrefois si redouté, si brave,
Si terrible aux Romains, des Romains est esclave.
Leur otage long-tems, Démétrius son fils,
De la séduction connoissant tout le prix,
Seul est aimé du roi. Croirois-tu que son frère,
Dans l'auteur de ses jours, ne trouve plus un père ?
L'un des princes demain doit être couronné ;
Mais si Démétrius au trône est destiné,
Sa fortune m'accable, et son frère que j'aime
Perd la gloire et l'honneur s'il perd son diadême.
Le ciel dont tant de fois j'implorai la faveur,
De mes vœux innocens dédaigne la ferveur.
Tous mes jours sont marqués du sceau de sa colère ;
Il trahit mon amant, et fit périr mon père.
N'en doutons plus, les dieux de leurs grandeurs jaloux,
Sur le sang des héros signalent leur courroux.
Annibal ! ô mon père ! ombre auguste et sacrée,
De tes ennemis même en secret revérée,
Faut-il que leur fureur t'ait conduit à la mort ?

ELMANIRE.

Oubliez, s'il se peut, les rigueurs de son sort.
D'un père infortuné la douloureuse image,
Loin d'adoucir vos maux, les aigrit davantage.

THÉAXÈNE.

Que peuvent tes conseils? que peut même le tems?
Un père vit toujours au cœur de ses enfans.
Sa mémoire, il est vrai, rouvrant notre blessure,
Change en accens plaintifs la voix de la nature;
Mais l'espoir consolant de venger ses malheurs,
Nous charme, et donne moins d'amertume à nos pleurs.

ELMANIRE.

Et de plus ce qui doit les consoler encore,
C'est de porter le nom d'un héros qu'on adore.

THÉAXÈNE.

Hé! que m'importe, hélas! l'éclat d'un nom si beau,
Quand le grand Annibal n'a pas même un tombeau.
A servir son pays, consacrant son courage,
Long-tems il suspendit la chûte de Carthage:
Il vainquit en deux ans, Varro, Sempronius,
Emile, Scipion, Maxime et Quintius.
Les alpes qu'il franchit à travers tant d'obstacles,
Du lac de Trasimène attestent les miracles:
Quel mortel moissonnât jamais plus de lauriers!
Après avoir cueilli la palme des guerriers,
Il devoit à ses pieds voir tomber sa patrie:
Mais sa gloire aiguisa le poignard de l'envie;
Tout s'arma contre lui, sénat, parens, amis.

Qui s'élève trop haut n'a que des ennemis.
Pour se soustraire aux coups de leur indigne rage,
Il vole en Bithynie exercer son courage.
Le roi qu'il chérissoit le reçut dans ses bras;
Mais tandis qu'il te venge, ô lâche Prusias!
Qu'il affermit ton trône en combattant Eumène,
Devois-tu des Romains favorisant la haine,
Leur plaire en te souillant d'une infidélité,
Et profaner les droits de l'hospitalité?
Barbare! tu n'as pu consommer ton outrage,
Ni livrer aux Romains le héros de Carthage.
Toujours grand, toujours libre et maître de son sort,
Il punit l'univers en se donnant la mort.

ELMANIRE.

Il dut la préférer, madame, à l'esclavage.
Après tant de malheurs, sa gloire vous engage
A respirer en paix dans cet heureux séjour
Où vous avez trouvé la fortune et l'amour.
Oui, madame, tout doit ici tarir vos larmes;
Thessalonique entière, en admirant vos charmes,
Respecte en vous le sang de ce héros fameux
Que la victoire élève au rang des demi-dieux;
Philippe vous chérit: de Persée adorée,
L'amour unit vos cœurs d'une chaîne sacrée;
Et quand ce prince, enfin dépouillé de ses droits,
Ne verroit pas son front ceint du bandeau des rois,
Vous chériroit-il moins? L'auguste Théaxène
Ne peut-elle être heureuse à moins que d'être reine?
Vous m'avez dit souvent que l'éclat des grandeurs
N'offroit que de faux biens, de perfides honneurs;

Que la gloire n'est pas le prix d'un diadême ;
Que la vertu fuyoit l'orgueil du rang suprême,
Et qu'enfin les mortels chargés de fers honteux,
S'ils n'avoient pas de rois, seroient moins malheureux.

THÉAXÈNE.

Je n'aime pas les rois, je te le dis encore ;
Mais aucun ne ressemble au héros que j'adore.
Ah ! que deviendra-t-il, dis-moi, s'il est trahi,
Si jusques dans son père, il trouve un ennemi?
Puis-je voir en ces lieux triompher l'injustice?
Oui, la souffrir en paix, c'est en être complice.
L'amour feroit-il moins que ne fait l'amitié?
Pour servir mon amant, Phocas est de moitié.

ELMANIRE.

Quoi! madame, Phocas, ce prince d'Arménie;
Victime ainsi que vous d'une ingrate patrie.....

THÉAXÈNE.

Oui, lui-même, Elmanire, oui, le fils d'Achéus,
De son trône chassé par le traître Arétus.
A Persée il redoit toute son existence ;
Rien n'égale l'ardeur de sa reconnoissance.
Peut-être qu'irrité contre un sort ennemi,
Fonde-t-il sa grandeur sur celle d'un ami ;
Je crois même avoir lu dans le fond de son ame
Qu'autant que l'amitié, l'ambition l'enflame.
Il n'est rien sans Persée ; il est tout avec lui:
Pour recouvrer son trône il n'a pas d'autre appui.
Non moins brave guerrier qu'habile politique,
Il oppose au destin un courage stoïque :

Dans ces lieux je l'attends, et je crains de le voir;
Il me rend au bonheur, ou m'en ravit l'espoir.
Dieux! quel sera mon sort, si le prince que j'aime
Voit son frère usurper la puissance suprême?

ELMANIRE.

J'entends du bruit... On vient, madame; c'est Phocas.

SCÈNE II.

PHOCAS, THÉAXÈNE, ELMANIRE.

THÉAXÈNE.

Me donnez-vous, seigneur, la vie ou le trépas?
Des deux princes, sait-on qui gouverne l'empire?
Philippe.....

PHOCAS.

Dans son cœur, mes regards n'ont pu lire.
D'un voile impénétrable il couvre ses desseins;
Mais craignons qu'il ne cède au pouvoir des Romains.
Dans ce siècle les rois n'ont plus qu'un foible titre;
De leurs droits les plus saints, Rome se rend l'arbitre.
Jusqu'en la Macédoine elle dicte ses loix;
Elle y veut pour régner un prince de son choix;
Et moins Démétrius mérite la couronne,
Plus Rome le protège et le conduit au trône.
Ah! madame, en ce jour que les cœurs sont changés!
Près de Démétrius les courtisans rangés,
Perfides déserteurs de la cour de son frère,
Font fumer à ses pieds un encens mercenaire;

Eux qui rendoient à peine à l'ami des Romains
Ces respects toujours dûs aux fils des souverains.

THÉAXÈNE.

Telle est la cour ; sans choix prodiguant son estime,
Son idole devient en un jour sa victime.
Persée a tout perdu.

PHOCAS.

Non, ne le craignez pas:
Il régnera, madame, il lui reste Phocas.

THÉAXÈNE.

Ne me flattez-vous pas d'une vaine espérance?
Mais sur quoi fondez-vous cette noble assurance?

PHOCAS.

Sur un sentiment cher dans les cours oublié,
Le plus digne de tous, le plus grand, l'amitié:
Voilà l'unique source où puise mon courage.
Sans elle je trouvois la mort ou l'esclavage.
Le perfide Arétus, ce fourbe ambitieux,
Usurpateur du trône où régnoient mes ayeux,
Après m'avoir vaincu dans les champs d'Etolie,
Me ravit tout espoir de sauver ma patrie.
Contraint de fuir alors, pour éviter des fers,
Sans appui, sans secours et seul dans l'univers,
Le ciel m'offrit Persée aux portes de Messène;
Qu'aisément au bonheur l'amitié nous ramène!
Sa consolante voix fit passer dans mon cœur
L'espoir de la vengeance et l'oubli du malheur.
Aux soins de mon ami je dus un nouvel être;
n trahit ses droits, je me ferai connoître.

Sur moi tranquillement il peut se reposer :
Jugez par ses bienfaits ce que je puis oser.

THÉAXÈNE.

C'est en parant les coups qui menacent sa tête,
Que vous-même trouvez un port dans la tempête.

PHOCAS.

Trop heureux en mourant de lui prouver ma foi ;
Je veux tout pour lui seul, et ne veux rien pour moi.

THÉAXÈNE.

Mais ne craignez-vous pas la lâche tyrannie
De tous ces vils Romains fiers de leur infamie,
Et qui placent l'honneur dans cet art meurtrier
D'abattre, sans le vaincre, un valeureux guerrier ?

PHOCAS.

On peut à leur bassesse opposer le courage :
Qui brave le trépas, ne craint point l'esclavage.
Mon sort depuis long-tems ne m'inquiette pas ;
Les Romains ni les dieux n'étonnent point Phocas.
Calme au sein de l'orage, il n'a d'autre pensée
Que de vous rendre heureuse en couronnant Persée.
Quand il aura rempli ses desirs et ses vœux,
Le bonheur d'un ami le rendra plus heureux,
Espérant par ses soins rentrer dans sa patrie,
Et chasser Arétus du trône d'Arménie.
En attendant, je veux assurer ses destins.
Déjà pour renverser les projets des Romains,
De bruits semés par moi la ville est alarmée,
Et j'ai dans mon parti tous les chefs de l'armée.
Euriale, Cramer, Philocles et Narbas,

Si leur prince est trahi, ne me trahiront pas.
J'ai souflé dans leurs cœurs la discorde et la haine:
Mais voilà ce héros que l'amour vous amène.

(*Théaxène fait signe à Elmanire de sortir.*)

SCÈNE III.

PERSÉE, PHOCAS, THÉAXÈNE.

PERSÉE.

O THÉAXÈNE ! ô vous qui régnez sur mon cœur !
Partagez avec moi la gloire et le bonheur.
Philippe qui toujours me vit d'un œil sévère,
Offre à mes sens charmés un ami dans un père:
Qu'il inspire d'ivresse à mon cœur éperdu !
Sur son trône avec vous je place la vertu.

THÉAXÈNE.

Dieux ! ne permettez pas qu'un vain songe m'abuse;
A ce brillant espoir mon ame se refuse.
Rassurez-moi, seigneur, je crains tout aujourd'hui;
Votre frère a le peuple, et Rome pour appui.

PERSÉE.

Et moi, j'ai l'équité, mes exploits et mon âge.
Mon père est juste; ainsi son trône est mon partage.
N'est-il pas acheté du sang que j'ai perdu ?
Démétrius m'est cher; j'estime sa vertu:
Mais pour régner a-t-il assez d'expérience ?
Otage des Romains dès sa plus tendre enfance,

Il n'aime et ne connoît que leurs mœurs et leurs loix :
L'esprit républicain n'est pas celui des rois.
Ah ! si la Macédoine a flétri sa mémoire,
Un seul instant suffit pour la rendre à la gloire.
De l'univers soumis, peuple jadis vainqueur,
Ma voix ranimera ton antique valeur.
Ce qu'Alexandre a fait, je puis le faire encore ;
Rome qui m'humilie, ô Rome que j'abhorre !
Tremble ; sur les débris de ton sénat fatal,
Je veux dresser un temple aux mânes d'Annibal.
Détruisant à jamais cette ville si fière,
Rendons à tous les rois leur majesté première.
Ptolomée est entré dans mes vastes desseins ;
Il va s'unir à moi pour punir les Romains.
Vaincus, on les verra nous demander la vie ;
Mais leur sang doit laver les maux de ma patrie.
Rome à toute l'Asie ose donner des fers ;
De son coupable orgueil délivrons l'univers.
Telle est l'ambition qui règne dans mon ame ;
Elle est digne de vous, de l'ardeur qui m'enflame.
Au chemin de l'honneur entraîné par l'amour,
Brûlant de vous servir, puissé-je unir un jour
Les lauriers d'Annibal aux lauriers d'Alexandre !
A la gloire des dieux sans doute c'est prétendre ;
Mais un prince en est digne alors que sa valeur
Rend au monde opprimé la paix et le bonheur.

THÉAXÈNE.

A ces nobles projets, à ce grand caractère,
Je reconnois Persée, et crois revoir un père.

Cher prince, si le sort ne trahit point nos vœux,
Rome n'est déjà plus, et le monde est heureux.

PERSÉE.

L'univers de sa cendre est tout prêt à renaître;
On le verra bientôt reprendre un nouvel être:
Il faut le délivrer du joug de ses tyrans,
Et les faire tomber de leurs trônes sanglans.
Théaxène après vous, le seul bien où j'aspire,
Est de rendre à Phocas son sceptre, son empire,
De punir Arétus, et venger à-la-fois
L'honneur, l'humanité, la nature et ses droits.
Rendant à l'Arménie un prince digne d'elle,
C'est réparer des dieux l'injustice cruelle.

SCÈNE IV.

ELMANIRE, THÉAXÈNE, PERSÉE, PHOCAS.

ELMANIRE *à Théaxène.*

De son appartement le roi vient de sortir.
Son dessein est, dit-on, de vous entretenir;
Sa garde suit mes pas.

THÉAXÈNE.

Se peut-il? ciel! je tremble....

PHOCAS.

Il ne faut pas, seigneur, que l'on vous trouve ensemble.
(*à Théaxène.*)
Sortons; dans un instant je reviendrai savoir
Si Philippe détruit ou comble notre espoir.

PERSÉE *à Théaxène.*

Bannissez loin de vous toute noire pensée.
(*Il sort avec Phocas.*)

THÉAXÈNE.

Ce jour va donc fixer le destin de Persée.
Quels sentimens divers s'emparent de mon cœur !
Le roi vient.... Quel moment de joie ou de douleur !

SCÈNE V.

PHILIPPE, THÉAXÈNE, ELMANIRE, ANTIGONE, GARDES.

PHILIPPE.

DIGNE sang d'un héros que le monde révère,
Si le cruel destin vous a privé d'un père,
Espérez désormais le retrouver en moi;
Protéger le malheur c'est le devoir d'un roi.
(*Il fait signe à sa suite et à Elmanire de sortir.*)
Madame, avant de perdre une importune vie,
De peines, de douleurs trop constamment suivie,
Je veux faire éclater ma tendresse pour vous,
Et dans l'un de mes fils vous choisir un époux.
Je fais plus, et je veux qu'un prince qui vous aime
Vous fasse avec son cœur présent d'un diadême.
Un monarque orgueilleux condamneroit mon choix;
Mais le sang d'Annibal vaut bien le sang des rois.

THÉAXÈNE.

Le malheur suit de près le rang le plus illustre.

PHILIPPE.

Le malheur aux vertus ajoute un nouveau lustre.
Je vous en dois le prix, Théaxène ; demain
Démétrius vous donne et mon sceptre et sa main.

THÉAXÈNE.

O ciel ! qui ? lui, seigneur ?

PHILIPPE.

Quoi ! ce choix vous étonne ?
Mon peuple, le destin, Rome enfin, tout l'ordonne.
Mes deux fils me sont chers ; mais j'avoue à vos yeux
Qu'un sentiment secret me rend plus cher l'un d'eux :
Dans un cœur paternel dangereuse foiblesse !
L'un a ma seule estime et l'autre a ma tendresse.
Je dois à mon repos, au bien de mes sujets,
Un roi, moins que Persée hardi dans ses projets.
Quoi qu'il en soit pourtant, son bonheur m'intéresse :
Je vais l'unir au sort d'une jeune princesse
Qui lui donne pour dot de superbes états ;
De Laodice enfin, fille de Prusias.

THÉAXÈNE.

(*à part*).

De Prusias ! grands dieux ! je succombe....

PHILIPPE.

Madame,
Un trop juste courroux contre lui vous enflame ;
Je sais combien il fut coupable....

THÉAXÈNE.

Non, seigneur,
Non, vous ne savez pas ce qu'il coûte à mon cœur.

PHILIPPE.

Je sais qu'il auroit dû défendre votre père;
Je sais qu'il a d'un roi flétri le caractère:
Mais Persée, en suivant les loix de l'équité,
A son trône avili rendra la majesté.

THÉAXÈNE.

Ce prince voudra-t-il.... Pardonnez-moi... j'ignore
Si cet hymen.

PHILIPPE.

Madame, il ne sait pas encore
Qu'en signant un traité, cet hymen fut conclu;
Mais il sait que mon ordre est un ordre absolu.
De mes derniers projets j'ai voulu vous instruire:
Trop heureux, en quittant les rênes de l'empire,
De pouvoir pour époux vous donner votre roi.
Approuvez-vous mes soins? parlez, répondez-moi.

THÉAXÈNE.

Mais Rome y consent-elle? et le sang de mon père
A-t-il éteint déjà sa barbare colère?
Les malheureux enfans de ses fiers ennemis,
Seigneur, vous le savez, en naissant sont proscrits.

PHILIPPE.

Votre hymen est d'accord avec sa politique;
Le sénat fut long-tems cruel et tyrannique:

Mais de nouveaux consuls instruisent l'univers
Qu'à toutes les vertus, des temples sont ouverts.

THÉAXÈNE.

De ces vils oppresseurs je connois les maximes;
Ils prêchent les vertus et commettent les crimes:
En corrompant les mœurs, ils perdent les états,
Et savent gouverner par des assassinats.
Annibal vous le prouve: ah! sans flétrir ma gloire,
Ni d'un père au tombeau profaner la mémoire,
Puis-je vous obéir, et lier mes destins
A votre fils, grands dieux! un ami des romains?

PHILIPPE.

Je plains, ainsi que vous, le trépas d'un grand homme;
Dont la vie et la mort font la honte de Rome;
Mais trahi par les siens et par Flaminius,
Pourquoi de ce forfait punir Démétrius?

THÉAXÈNE.

(*à part.*

Moi, l'en punir! Hélas! dissimulons ma haine....
Rendez plus de justice, Seigneur, à Théaxène;
Oui, vos bontés toujours présentes à son cœur,
Lui font chérir en vous un père, un bienfaiteur....
Quoiqu'elle abhorre Rome.... une juste vengeance
Ne ferme pas son ame à la reconnoissance.

PHILIPPE.

Madame, il me suffit. Vous comblez mes souhaits,
Et dans mon cœur troublé vous ramenez la paix.
D'un crime irréparable oubliez la mémoire;

Aimez Démétrius, et vivez pour sa gloire.
Adieu ; je vois demain s'accomplir tous mes vœux,
Si je descends du trône en faisant des heureux.

SCÈNE VI.

THÉAXÈNE *seule.*

Hélas ! qu'ai-je entendu ? tout à-la-fois m'accable.
O ciel ! peux-tu me rendre encor plus misérable ?
Grace au destin, jaloux de me persécuter,
Que peut-il me rester encore à redouter ?

SCÈNE VII.

THÉAXÈNE, PHOCAS.

PHOCAS.

Hé bien, madame, hé bien....

THÉAXÈNE.

Ah ! seigneur, le roi même,
Philippe m'assassine en m'assurant qu'il m'aime.

PHOCAS.

J'ai pressenti vos coups ; Démétrius est roi.

THÉAXÈNE.

Et Philippe à son sort veut engager ma foi.

PHOCAS.

Ah ! que me dites-vous ?

THÉAXÈNE.

THÉAXÈNE.

Pour combler mon supplice,
Persée enfin, Persée épouse Laodice.

PHOCAS.

Lui, madame, s'unir au sang de Prusias!
Le dernier des humains n'y consentiroit pas.

THÉAXÈNE.

Que de maux à-la-fois m'entraînent dans la tombe!
Je la vois sous mes pas; mais avant que j'y tombe,
Allons trouver Persée; allons le secourir,
Le rendre heureux et vivre, ou le perdre et mourir.

PHOCAS *l'arrêtant.*

Calmez ce désespoir; apprenez, Théaxène,
La science des cours, l'art de masquer la haine,
Et de parer son front de riantes couleurs,
Quand le cœur est brisé de rage et de douleurs;
Modérez-vous enfin. Le sang-froid, la prudence,
Seules armes du sage, assurent sa vengeance:
Qui peut se déguiser, feindre, se taire, agir,
Doit défier le sort; il sait l'assujettir.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE, DÉMÉTRIUS.

PHILIPPE.

Oui, j'estime, mon fils, cet amour pour un frère;
Mais ne résistez plus aux volontés d'un père :
Il faut pour rétablir cet état languissant,
Non pas un roi guerrier, mais un roi bienfaisant.
De son ambition si mon ame est blessée,
Je prise autant que vous la valeur de Persée.
Mais quels sont ses projets ? Combattre les Romains.
Croit-il que la victoire échappe de leurs mains ?
Leur force égale au moins leurs talens pour la guerre,
Et du Gange au Bosphore ils subjuguent la terre.

DÉMÉTRIUS.

Seigneur, aux plus grands noms de guerrier, de vainqueur,
Je préfère celui de pacificateur.
Il faut pourtant combattre et dompter des rebelles.
L'Epire est en danger ; les Thraces infidelles
Ont jusques dans Pergame attaqué Selencus ;
S'il est abandonné, ses peuples sont vaincus.

PHILIPPE.

Je lui dois des secours ; il a droit d'en attendre.
Volez, Démétrius, volez pour le défendre.

Je ne m'oppose point à ce brillant espoir ;
Quand elle est juste, alors la guerre est un devoir.
Que ne puis-je vous suivre ! ah ! le déclin de l'âge
N'offre auprès du tombeau qu'un impuissant courage ;
Mon bras n'a plus besoin d'être armé désormais.

(*Lui présentant son épée.*)

Mon fils, prenez ce fer ; qu'il venge les forfaits,
Et de ses ennemis qu'il délivre l'Epire.

(*Lui donnant son épée.*)

Je remets en vos mains le destin de l'empire.

DÉMÉTRIUS.

J'accepte avec transport ce présent glorieux ;
La victoire avec lui me suivra dans tous lieux.

PHILIPPE.

De mon amour pour vous, cher prince, il est le gage ;
Mais n'en faites jamais qu'un légitime usage,
Et modérez l'ardeur de nos jeunes guerriers :
Quand ils sont teints de sang, quel prix ont des lauriers ?
Le bonheur des états sur l'équité se fonde ;
Toujours les conquérans sont les fléaux du monde :
On leur accorde envain des honneurs immortels ;
L'humanité gémit aux pieds de leurs autels.
Alexandre dans l'Inde a porté son tonnerre ;
Mais sans la rendre heureuse, il ravagea la terre ;
Et loin de rendre hommage à son ambition,
Si l'univers l'admire, il frémit à son nom.

DÉMÉTRIUS.

Cependant votre bouche a vanté son courage.

PHILIPPE.

Trompé par son éclat, au printems de mon âge,
Je voulus à mon char enchaîner l'univers :
Loin de le conquérir, je me forgeai des fers ;
En voulant l'illustrer, j'avilis ma mémoire,
Et je trouvai la honte où je cherchois la gloire.
Tout s'éclipse et se perd, quand on n'est pas heureux.
On ne vit plus en moi qu'un jeune audacieux,
Qu'un soldat téméraire orné du diadême.
Le succès fait l'honneur. Alexandre lui-même,
Si le hasard n'eut pas secondé sa valeur,
Sans gloire ayant vécu, seroit mort sans honneur.
En vous rendant heureux du bonheur de la terre,
Prince, goûtez les biens qu'a perdu votre père :
Vous avez ses vertus sans avoir ses défauts ;
Il n'étoit qu'un guerrier, vous serez un héros.

DÉMÉTRIUS.

Quelle leçon touchante et quel aveu sublime !
Des mortels éclairés pour mériter l'estime,
Toujours Démétrius marchera sur vos pas !
Mais à vous obéir, ciel ! qu'il m'en coûte, hélas !
La gloire de régner n'éblouit point ma vue ;
Le trône a des devoirs dont je sens l'étendue :
Oui, leur fardeau, seigneur, est trop pesant pour moi ;
Ah ! qu'il faut de vertus pour oser être un roi !
Pour mériter de l'être, éclairez ma jeunesse ;
Sans vos secours, grands dieux ! qu'un prince a de foiblesse !

PHILIPPE.

Mon fils, tout vous annonce un heureux avenir ;

Qui connoît ses devoirs, est sûr de les remplir :
Si la présomption, l'orgueil et l'ignorance,
Ne suivoient pas toujours la suprême puissance,
On verroit moins de rois ou foibles, ou cruels,
Sous un sceptre de fer, écraser les mortels.
Instruit par mes revers et les leçons de Rome,
Vous savez respecter la dignité de l'homme ;
Qu'il faut le commander et non pas l'asservir,
Et qu'aux loix de l'état un roi doit obéir.

DÉMÉTRIUS.

Comment peut-il prévoir, comment peut-il connoître
Les besoins d'un grand peuple, et dont seul il est maître ?
Comme il ne peut tout voir, tout échappe à ses yeux,
Et son peuple gémit quand il le croit heureux.
Puisse arriver le jour, jour heureux pour la terre,
Où les peuples unis, sans princes et sans guerre,
Sous l'égide des loix et de l'égalité,
Respireront la paix avec la liberté !
Ah ! pourquoi voulez-vous, sans que le ciel l'ordonne,
Sur moi, si jeune encor, placer votre couronne ?

PHILIPPE.

Fatigué de régner, accablé par les ans,
Je veux, en décidant du sort de mes enfans,
Assurer à jamais la noble destinée
D'une princesse auguste autant qu'infortunée.
Théaxène, en un mot, victime du malheur,
Nourrissant contre Rome une juste fureur,
Voit tous ses alliés avec indifférence ;
Mais cédant aux effets de la reconnoissance....

DÉMÉTRIUS.

Suffit-elle à l'amour? Vous me glacez d'effroi.

PHILIPPE.

Il est toujours vainqueur sous le bandeau d'un roi.

DÉMÉTRIUS.

Théaxène pourroit aimer le diadême :
Qu'il me seroit plus doux d'être aimé pour moi-même !

PHILIPPE.

Dans son sexe l'orgueil peut inspirer l'amour.
Mon fils, de Théaxène espérez du retour :
Comme amant, comme époux paroissez devant elle ;
Malgré le rang illustre où votre amour l'appelle,
Croyez-moi, les vertus ont même dans les cours,
Un charme attendrissant qui subjugue toujours.
Afin de lui prouver qu'elle n'est pas trompée,
Pour gage de ma foi, montrez-lui cette épée.
Conservez-la toujours ; c'est un don précieux
Transmis par Alexandre aux princes nos ayeux.
Allez.

(*Démétrius sort*).

SCÈNE II.

PHILIPPE.

En abdiquant l'empire enfin j'espère
Finir moins tristement ma pénible carrière,
Et goûter les douceurs de cette heureuse paix
Que je cherchai toujours sans la trouver jamais.

SCÈNE III.

ANTIGONE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Eh bien, cher Antigone, avez vous vu Persée ?
Parlez ; de mes projets a-t-il l'ame blessée ?

ANTIGONE.

Il marche sur mes pas. Seigneur, sans s'émouvoir,
Il voit en d'autres mains passer votre pouvoir ;
Mais je l'ai vu pâlir et changer de visage,
En apprenant l'hymen où votre foi l'engage.
Antigone, dit-il, « allez ; je cours m'offrir
» Aux regards de mon père, et vais l'entretenir. »
En prononçant ces mots, sa voix étoit émue....

PHILIPPE.

Eloignez-vous. Mon fils se présente à ma vue.

SCÈNE IV.

PERSÉE, PHILIPPE.

PERSÉE.

Que j'étois loin d'attendre à me voir aujourd'hui
L'opprobre d'une cour dont ce bras fut l'appui !
Sans réclamer ici les droits de ma naissance,

J'avois dans votre cœur placé ma confiance.
Seigneur, j'ai donc perdu, sans être criminel,
Le plus tendre des biens, votre amour paternel.
Si Philippe, en tout tems, n'eût aimé la justice,
J'aurois pu, sans avoir recours à l'artifice,
Repousser tous les traits qu'on lançoit contre moi;
J'ai cru qu'il suffisoit de lui prouver ma foi,
D'attendre avec respect ses volontés dernières,
Sans les solliciter par de lâches prières.
Quelle erreur m'aveugloit! Les rois sont donc toujours,
Même en y commandant, esclaves dans leurs cours.
Jamais, sans les Romains, auriez-vous, ô mon père!
Abdiqué la couronne en faveur de mon frère?

PHILIPPE.

Oui, Rome le chérit. Cependant l'équité,
La raison et la loi règlent ma volonté.
Le droit d'ainesse ici, prince, n'est qu'un vain titre.
Du sort de mes enfans le ciel me rend l'arbitre;
J'ai pour garant d'un choix qui vous semble odieux,
Les décrets d'Alexandre et ceux de nos ayeux.

PERSÉE.

Dites plutôt, seigneur, qu'un penchant invincible,
Pour Démétrius seul rend votre ame sensible.
Il a quelques vertus; mais il pourroit, sous moi,
Apprendre à gouverner, combattre et vaincre en roi.
Par vos leçons instruit, mon cœur s'en croyoit digne:
Renonçons sans regrets à cet honneur insigne.
Un grand nom est le fruit de glorieux exploits;
On peut être un héros sans être au rang des rois:

Mais pour n'en point flétrir la haute destinée,
Renoncez au projet d'un honteux hyménée.
Quoi ! du plus saint des nœuds mon front pourroit rougir ?
Non, non, le sang d'un traître au mien ne peut s'unir.
Jamais, dût m'accabler la céleste colère,
L'assassin d'Annibal ne deviendra mon père.

PHILIPPE.

Si Prusias n'a pu le soustraire aux Romains,
Doit-on l'associer au rang des assassins ?
Acceptez, je le veux, sa fille, son empire;
J'ai signé le traité, c'est à vous d'y souscrire.
Songez que trop souvent un prince généreux
Est forcé de trahir un ami malheureux.
Ce qui paroît un crime aux regards du vulgaire,
N'est souvent dans un roi qu'un malheur nécessaire.

PERSÉE.

Dût-il perdre à-la-fois la vie et ses états,
Rien aux yeux de l'honneur n'excuse Prusias.
Ah ! son nom seul m'inspire une horreur effroyable.
Vous-même vous sentez combien il est coupable :
Lâche, perfide, ingrat, cruel et sans pitié;
Même les scélérats respectent l'amitié:
Mais un roi la trahir !... Ah ! cette perfidie
Le rend si criminel, si couvert d'infamie,
Que l'homme vertueux, dans la calamité,
Doit rejeter un don par ses mains présenté.
Vous qu'on vit généreux, vous que l'Asie estime,
Qui, malgré des revers, fûtes si magnanime,
Vous devez par honneur renoncer au projet

D'un hymen qui vous rend complice d'un forfait....
Mon père, pardonnez, la vérité m'est chère ;
Elle doit à vos yeux briller sans vous déplaire.
Vous devez la chérir, et distinguer en moi
Si ce n'est l'héritier, du moins le fils d'un roi ;
Qui toujours enivré de l'amour de sa gloire,
Veut faire en tous les tems respecter sa mémoire ;
Qui pour lui plein d'égards, et pour mieux le servir,
Fait ici le serment de lui désobéir.

PHILIPPE *après un grand mouvement de colère.*

Je devrois vous punir ; et ce discours rebelle
Attireroit sur vous la haine paternelle,
Si je ne dédaignois un zèle impétueux,
Dont l'accès violent nous outrage tous deux.
Un trompeur héroïsme est loin de la prudence.
Profitez, s'il se peut, de mon expérience ;
Pour votre sûreté, murissez vos projets,
Consultez la raison, pesez vos intérêts.
Soumettez-vous ; telle est ma volonté dernière,
Ou pour jamais, mon fils, vous n'avez plus de père.

SCÈNE V.

PERSÉE *seul.*

C'EST l'amour que j'écoute et non l'ambition ;
Je sacrifierai tout à cette passion,
Qui, bien loin d'avilir mon ame impatiente,
Me rend l'honneur plus cher, la gloire plus brillante.
J'adore Théaxène, et mon esprit charmé
Ne connoît d'autre bien que celui d'être aimé....

SCÈNE VI.

THÉAXÈNE, ELMANIRE, PERSÉE.

THÉAXÈNE.

Prince, je vous cherchoïs, et toujours votre vue
Calme les noirs accès du chagrin qui me tue.
Vous me voyez tremblante, et jamais le malheur
N'à de traits plus aigus percé mon triste cœur.
C'est peu de perdre en vous le seul bien où j'aspire,
De voir Démétrius enlever votre empire.
Cher prince, il a fallu l'entendre à mes genoux,
Me jurer tout l'amour que je ressens pour vous.
Déjà fier de régner, sûr de l'aveu d'un père,
Il ne s'informe pas si j'aime et s'il sait plaire;
Demain il se prépare à conduire à l'autel
L'objet infortuné....

PERSÉE.

Qui? lui! mon frère.... ô ciel!
Ah! dès ce soir fuyons de ce séjour funeste.
Je suis encore heureux, si votre amour me reste.

THÉAXÈNE.

Où fuir? et dans quel lieu conduirez-vous mes pas?

PERSÉE.

Dans un séjour heureux, digne de vos appas.
A la brillante cour du vaillant Ptolomée,
J'ai long-tems à Delos commandé son armée;

L'Egypte le révère, et ses mœurs et ses loix
Font le bonheur du peuple et l'exemple des rois.
Madame, écrivez-lui quel malheur nous menace;
Je remets votre lettre aux mains de Thuridace,
Et j'ordonne à Didas de préparer sans bruit
Un vaisseau qui soit prêt à partir cette nuit.
Suivrez-vous en Egypte un prince qui vous aime?
Vous est-il cher encor privé du diadême?

THÉAXÈNE.

En pouvez-vous douter? Mon ame est tout à vous,
Cher prince; cependant il me seroit plus doux
De voir la Macédoine en vous chérir un maître,
Dont la gloire sur moi rejailliroit peut-être.
La douceur de régner, je ne le cèle pas,
A ce cœur qui vous aime offroit quelques appas.
Mais en sacrifiant Laodice à ma flamme,
C'est me prouver assez la grandeur de votre ame.
Le plus vil des humains, l'odieux Prusias,
Sentira le remord, vautour des cœurs ingrats.
Ah! de vos sentimens que mon ame est charmée!
Adieu, seigneur, je vais écrire à Ptolomée;
Son cœur ne feindra pas une fausse pitié:
Malgré qu'il soit monarque, il connoît l'amitié.
Sans perdre un seul instant, cher prince, je vous quitte,
Et vais tout préparer pour hâter votre fuite.

(*Elle sort avec Elmanire.*)

PERSÉE *seul.*

Allons à ce départ déterminer Phocas!
Mais il s'offre à mes yeux.

SCÈNE VII.

PERSÉE, PHOCAS.

PERSÉE.

Où portez vous vos pas ?

PHOCAS.

Est-ce vous? Quoi! cher prince, il est donc vrai qu'un père,
Suivant l'aveugle instinct d'un foible caractère,
Trahissant son devoir, outrageant vos vertus,
Pour successeur enfin choisit Démétrius.
On dit qu'il veut, sensible à l'amour qui l'entraîne,
Pour épouse, demain, lui donner Théaxène.
De ce double malheur je ressens tous les coups:
Dans cette extrémité quel parti prenez-vous ?

PERSÉE.

Celui de fuir un père, un trône, une patrie;
D'offrir à Ptolomée et mon bras et ma vie.
Suivez-nous, cher Phocas, chez ce roi généreux,
Dont la cour sert d'asyle aux princes malheureux.

PHOCAS.

Mais en fuyant ainsi, quel espoir vous anime ?

PERSÉE.

Eh quoi! douteriez-vous que ce roi magnanime,
Ardent à me venger, ne vienne dans ces lieux
Me placer sur le trône où m'appellent les dieux ?
Un jour viendra sans doute, il n'est pas loin peut-être,
Où mon frère à mes pieds fléchira sous son maître.

SCÈNE VIII.

PERSÉE *seul.*

NON, Phocas ; arrêtez..... Il ne m'écoute pas.
Pour calmer sa colère, allons, suivons ses pas ;
Ne perdons pas l'ami que trop de zèle égare :
Ses conseils sont affreux, son projet est barbare :
Je dois, les condamnant, reconnoître ses soins.
Qu'il seroit vertueux s'il me chérissoit moins !

Fin du second acte.

ACTE TROISIEME.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHOCAS *seul.*

Persée est inquiet; il frémit, il chancelle.
Je saurai le conduire, en déguisant mon zèle,
Au faîte de la gloire, ainsi que du bonheur.
Des venins de la haine empoisonnons son cœur;
Qu'il sente avec effroi combien la tyrannie,
Subjuguant le courage, enchaîne le génie.
Il ne sait pas assez que né pour le servir,
Le monde avec respect sous ses loix doit fléchir.
Prince, tu n'iras pas briguer chez Ptolomée,
Le subalterne honneur de guider son armée.
Ton père est averti de tes desseins secrets.
Par moi, sans me connoître, il a su mes projets;
J'ai vu l'ordre donné d'arrêter Thuridace:
Pour te servir, Persée, il te faut mon audace.
L'écrit de Théaxène entre les mains du roi,
Confondant tes desseins, te fait pâlir d'effroi;
Et Philippe lui-même, allumant ta colère,
Va de sa propre main t'armer contre ton frère.
Oui, prince, malgré toi, je saurai te servir;
Même te rendre heureux, en sachant te trahir.
On ouvre.... C'est Philippe; évitons sa présence.

SCÈNE II.

PHILIPPE, ANTIGONE, GARDES.

PHILIPPE *tenant une lettre.*

Peut-on ainsi manquer à la reconnoissance?
(*aux gardes.*)
Amenez Théaxène. O douleurs! ô regrets!
(*les gardes sortent.*)
Antigone, voilà le prix de mes bienfaits;
En la comblant d'honneurs, en l'élevant au trône,
La fille d'Annibal me trahit, m'abandonne;
Et Persée à sa suite, en esclave enchaîné,
Dédaignant un hymen pour lui trop fortuné,
Chez un prince étranger s'abaisse, s'humilie.
Ingrat! je briserai la chaîne qui te lie.
(*serrant la lettre.*)
Crois-tu qu'impunément on trahisse mes vœux?

ANTIGONE.

Théaxène paroît. On l'amène à vos yeux.

SCÈNE III.

THÉAXÈNE, PHILIPPE, ANTIGONE, GARDES.

PHILIPPE.

Madame, approchez-vous. Quand ma tendresse extrême
Vous élevoit au trône avec un fils que j'aime,
Ce rang illustre étoit au moins digne de vous.

J'apprends que votre cœur désire un autre époux.
J'avois cru mériter votre reconnoissance,
Et vous n'avez pas dû méditer une offense,
Ni trahir mes bontés.

THÉAXÈNE.

Le pensez-vous, seigneur ?
Vos bienfaits ont acquis tant de droits sur mon cœur,
Qu'on ne sauroit douter......

PHILIPPE.

Pour vous prouver, madame,
Que même je bannis tout soupçon de mon ame,
(*Lui donnant une lettre.*)
Recevez cet écrit perfide, injurieux.
Confondez l'imposture; elle est devant vos yeux.

THÉAXÈNE *la reconnoissant.*

Que vois-je ? ô désespoir !

PHILIPPE *la reprenant.*

Qu'avez-vous à répondre ?
C'est votre main ici qui sert à vous confondre.
Devoit-elle, cherchant à tromper tous les cœurs,
Peindre Démétrius de si noires couleurs ?
Il a pour lui mon choix; il a sa renommée :
Le peignez-vous ainsi, madame, à Ptolomée ?
Que craignez-vous enfin ? parlez, répondez moi :
La haine a-t-elle seule inspiré votre effroi ?

THÉAXÈNE.

De mes craintes, seigneur, n'accusez que moi-même.
L'amour est inquiet, on tremble quand on aime.

Mais je vous avouerai, soit raison ou terreur,
Soit la prévention d'une innocente ardeur,
Que l'objet de vos soins, (pardonnez ma franchise;
Votre exemple, Seigneur, l'excuse, l'autorise,)
N'offre point à mon cœur insensible ou trompé,
Le mérite éclatant dont le vôtre est frappé.

PHILIPPE.

Consentez toutefois à ce que je désire;
Avec Démétrius gouvernez cet empire.
L'intérêt de l'état, la grandeur de mon rang....

THÉAXÈNE.

Peuvent-ils balancer les intérêts du sang?
Annibal est mon dieu; mon culte est sa vengeance.

PHILIPPE.

La plus sainte des loix c'est la reconnoissance.
Je vous tiens lieu de père; ainsi n'oubliez pas
Que le nom le plus vil, est le nom des ingrats.

THÉAXÈNE.

Oui, si les bienfaiteurs étoient sans tyrannie.
Pardonnez. Mais pourquoi, persécutant ma vie,
Pour prix de vos bienfaits, m'ôtez-vous le repos?
La fille d'Annibal n'aimera qu'un héros,
Qu'un ennemi de Rome, un vengeur de son père.
Tels sont ses sentimens, tel est son caractère:
Incapable de feindre et de calomnier,
Peut-elle s'abaisser à se justifier?
Eh! de quoi? répondez; dites, quel est son crime?
En est-ce un que d'aimer un héros qu'on opprime?

Ma gloire est de l'aimer, et non de le trahir.
Plus il est malheureux, plus je dois le chérir.

PHILIPPE.

Vous trompez mon espoir, cruelle Théaxène.
Ingrate, je saurai mériter votre haine.
Je veux que votre amant passe même à vos yeux,
Dans les bras de l'objet qui vous est odieux.
Persée est observé, sa fuite est impossible.
Je serai comme vous, inhumain, inflexible.
Thuridace a déjà ressenti mon courroux.
Par mon ordre arrêté.....

SCÈNE IV.

DÉMÉTRIUS, PHILIPPE, ANTIGONE, THÉAXÈNE, GARDES.

PHILIPPE *à Démétrius.*

Prince, que voulez-vous ?
Chassez de votre cœur, oubliez une ingrate,
Qui, trompant pour jamais un espoir qui nous flatte,
A conçu le projet d'abandonner ces lieux.
Un autre objet, mon fils, a su charmer ses yeux.
Etouffez une ardeur que son orgueil outrage ;
L'amour tyran du foible, est esclave du sage.

(*à Théaxène.*)

Et vous n'oubliez plus qu'Annibal autrefois
Savoit combattre, vaincre et respecter les rois.

(*Il sort avec ses gardes.*)

SCÈNE V.

DÉMÉTRIUS, THÉAXÈNE.

DÉMÉTRIUS.

Dieux ! que viens-je d'entendre ? à peine je respire.
Quoi ! madame, est-il vrai qu'en dédaignant l'empire,
Vous fuyez une cour que vous embellissez ?
Je vous offre mes vœux, et vous les méprisez.
Mais quel est ce rival que votre cœur préfère ?
Quel mortel aimez-vous ?

THÉAXÈNE.

Qui ? j'aime.... votre frère.

DÉMÉTRIUS.

Dieux ! se peut-il ? hélas !

THÉAXÈNE.

Il règne sur mon cœur.
Ses vertus sont ses droits, ses titres sa valeur ;
Quand vous lui ravissez la puissance suprême,
Votre injustice ajoute à mon amour extrême.
Ah ! s'il falloit choisir, en prenant un époux,
Avec lui l'indigence, ou le trône avec vous,
Vous me verriez toujours plus humble et non moins fière,
M'honorer à vos yeux d'une noble misère :
Qu'est-ce en effet qu'un roi qui, vassal des Romains,
Dans de vils sénateurs croit voir des souverains ?
C'est dégrader, flétrir l'honneur de la couronne ;
Ce n'est pas être assis, c'est ramper sur le trône.

DÉMÉTRIUS.

Mon frère, je le vois, par la séduction,
Irritant votre esprit, l'enivre du poison
Qu'avec autant d'aigreur votre bouche distile.
Vous m'outragez, madame; il me seroit facile
D'offrir à vos regards de tristes vérités,
Si je ne respectois le sang dont vous sortez:
Mais l'ombre d'Annibal sans cesse doit vous dire
Que le ciel donne à Rome un souverain empire.
Ouvrez les yeux, voyez où s'étendent ses droits;
Rome gouverne tout et règne sur les rois:
C'est en voyant fumer les débris de Carthage,
Qu'il faut que la prudence enchaîne le courage.

THÉAXÈNE.

Eh! pourquoi se parer d'une fausse grandeur
Qui n'est que sur le front, et non pas dans le cœur?
Peut-on penser en roi, quand on cesse d'être homme?
Régner en Macédoine, étant vassal à Rome?

DÉMÉTRIUS.

Vous ne distinguez pas dans vos inimitiés
Les forfaits et l'honneur, Rome et ses alliés;
Mais bientôt, rougissant d'un trop injuste outrage,
Je saurai vous forcer à changer de langage;
Sur-tout pouvant montrer aux plus braves humains,
Comme on fait respecter un ami des Romains.
Sur eux seuls est fondé le sort de cet empire;
Ils peuvent l'affermir ou peuvent le détruire.
La raison me prescrit d'immoler pour jamais
L'orgueil du diadême au bien de mes sujets;

Assez et trop long-tems leur sang rougit la terre ;
Je ne suis point leur roi, si je ne suis leur père :
Ma gloire et son bonheur seroient trop compromis,
Si je ne gardois pas les Romains pour amis.
L'intérêt de l'état, l'honneur, la politique,
Tout me force à défendre, aimer leur république ;
Pouvant tout conquérir, tout vaincre et captiver,
Malheur aux souverains qui voudroient la braver !
Telle est la vérité terrible et salutaire,
Même en vous offensant, que je ne puis vous taire.

THÉAXÈNE.

Pouvez-vous m'offenser ? Par ce discours je vois
Le honteux esclavage où Rome tient les rois.
Elevé dans son sein, elle vous considère ;
Son sénat vous protège, et vous devez lui plaire.
(*Avec ironie.*)
Prince, voyez en lui vos maîtres et vos dieux ;
Ne pensez, n'agissez, ne régnez que par eux :
Respectez, j'y consens, Flaminius lui même ;
Sous l'orgueil des faisceaux courbez le diadême :
Et même, s'il le faut, d'un consul, d'un préteur,
En adroit courtisan, mandiez la faveur ;
J'approuve vos motifs ; et quand toute l'Asie
Sera soumise au joug des Romains en furie,
Vous trouverez chez eux, modeste souverain,
Le titre glorieux de citoyen Romain.

DÉMÉTRIUS.

Je puis m'en honorer : envain l'orgueil murmure ;
L'homme est égal et libre en toute la nature.

Le nom de citoyen est bien plus doux pour moi,
Puisqu'il peint des vertus, que le titre de roi.

THÉAXÈNE.

S'il est ainsi, cédez le trône à votre frère.

DÉMÉTRIUS.

Il en abuseroit; d'ailleurs la loi d'un père,
Les désirs du sénat, et du peuple les vœux;
Tout me force à régner. Quand vous connoîtrez mieux
Les dangers de la haine et ceux de la vengeance,
Je pourrai mériter votre reconnoissance.
Les flambeaux de l'hymen vont s'allumer pour nous;
Le devoir et l'honneur calmant votre courroux,
Répandront sur vos jours troublés par trop d'alarmes,
Ce calme et cette paix qui sont dûs à vos charmes.
Je vais de mon bonheur presser l'heureux instant;
Le trône est prêt, madame, et l'autel vous attend.

SCÈNE VI.

THÉAXÈNE *seule.*

De son fatal amour évitons la poursuite:
Il est plus d'un moyen pour assurer ma fuite;
Et si toujours Persée accompagne mes pas,
Je suis heureuse au sein des plus affreux climats:
Mais s'il étoit contraint d'épouser Laodice,
De mes jours à l'instant je fais le sacrifice.

SCÈNE VII.

PHOCAS, THÉAXÈNE.

THÉAXÈNE.

On nous trahit ; ma lettre est dans les mains du roi,
Et je perds tout espoir.

PHOCAS.

Reposez-vous sur moi.
N'ayant pu le voir seul, j'attends ici Persée.
Sans trop me découvrir, épiant sa pensée,
Je saurai si je dois ou me taire ou parler,
Lui cacher mes desseins ou les lui révéler.
Peut-être est-il heureux, par un effet contraire,
Que votre lettre soit dans les mains de son père.
L'homme né généreux est toujours indulgent ;
Trop grand pour qu'on l'offense, il pardonne aisément.
Mais si la tyrannie allume sa colère,
La grandeur d'ame alors fuit de son caractère.
Orgueilleux, insensible et sourd à la pitié,
Il se plaît dans la haine et dans l'inimitié.
Tel on verra Persée. Allez, rentrez, madame ;
Croyez moi, que l'espoir renaisse dans votre ame.

THÉAXÈNE.

Pourquoi faut-il, hélas ! m'éloigner de ces lieux ?
Répondez-moi, seigneur.

PHOCAS.

C'est pour vous servir mieux.

THÉAXÈNE.

Quels sont donc vos projets?

PHOCAS.

Madame, la prudence,
Nos intérêts communs m'ordonnent le silence;
C'est vous en dire assez. Sortez; dans peu d'instans
J'irai vous confier des secrets importans,
Si toutefois Persée à mes vœux moins contraire,
Dans un usurpateur cesse de voir un frère.

(*Théaxène sort.*)

SCÈNE VIII.

PHOCAS *seul.*

J'ENFLAMERAI la haine en irritant l'amour.
Théaxène ce soir conduite dans la tour,
Excitera Persée à se venger d'un traître,
Né son sujet et qui va devenir son maître.
De son cœur effaçons les préjugés du sang,
Et tous deux nous trouvons l'honneur du premier rang;
Lui dans la Macédoine, et moi dans l'Arménie :
Oui, je vous punirai de votre perfidie.
Vils Romains! non sans vous le cruel Arétus
Ne m'auroit usurpé le trône d'Achéus.

SCÈNE IX

PERSÉE, PHOCAS.

PERSÉE.

Je te retrouve enfin. Dieux ! quels regards mon père
Vient de lancer sur moi !

PHOCAS.

Redoutez sa colère ;
Un abîme profond sous nos pas est ouvert ;
Nos projets sont trahis, et tout est découvert.
Entre les mains du roi la discorde inhumaine,
Seigneur, a fait tomber l'écrit de Théaxène,
Et vous ne pouvez plus abandonner ces lieux.

PERSÉE.

O destin ennemi ! suis-je assez malheureux ?

PHOCAS.

Tout paroît vous forcer d'épouser Laodice.

PERSÉE.

Du meurtre d'Annibal je me rendrois complice.

PHOCAS.

Trop aveugle instrument de la fatalité,
Pensez-vous résister à la nécessité ?
De l'auteur de vos jours, quelque soit l'injustice,
Vous savez qu'à ses loix il faut qu'on obéisse.

PERSÉE.

Que me conseilles-tu ?

PHOCAS.

Non, je ne prétends pas
Que votre sang s'unisse au sang de Prusias:
Mais quel est votre sort? la force vous enchaîne,
Vous ravit le bonheur; un trône, Théaxène,
Tout ce qui peut flatter l'ambition, l'amour,
Vous est par un rival enlevé sans retour.
Philippe est en courroux, Démétrius menace....

PERSÉE.

Qui? lui!.... d'où lui viendroit un tel excès d'aud

PHOCAS.

Il est heureux.

PERSÉE.

Phocas, qu'il craigne ma fureur;
Je puis empoisonner sa joie et son bonheur.

PHOCAS.

Quel est votre dessein?

PERÉE.

Crois-tu que Ptolomée,
Pour conquérir ces lieux me refuse une armée?

PHOCAS.

Tout s'oppose, seigneur, à de si justes vœux.
Thuridace et Didas sont arrêtés tous deux;
On a fermé le port, et l'on garde la ville:
Pour rompre vos liens, l'effort est inutile.
Vous m'en voyez frémir de honte, de courroux;
L'esclave dans les fers est plus libre que vous.
Par-tout je vois briller une horrible lumière;

Je crains que Théaxène à la tour prisonnière,
Ne gémisse long-tems....

PERSÉE.

L'oseroit-on? Grands dieux!...
Vous vous trompez, Phocas; mon frère est vertueux.

PHOCAS *avec feu.*

Le sera-t-il toujours? O prince magnanime!
Vous ne soupçonnez pas l'apparence du crime,
Quand déjà votre frère à mes yeux prouve assez
Que d'un cœur vertueux les traits sont effacés.
De Philippe séduit il a seul la tendresse;
Vous enlève à-la-fois un trône, une maîtresse.
Ah! souffrez-le, seigneur, sans plainte, sans courroux:
Mais Phocas n'est pas né généreux comme vous.
Dans les camps, dans les cours, les dédains, les injures
Ont déchiré son cœur de cruelles blessures;
Il ne pourroit jamais sans haine, sans fureur,
Voir l'orgueil insolent d'un frère usurpateur;
Et quand même avant vous le ciel l'auroit fait naître,
S'il cédoit aux vertus, vous choisissant pour maître,
Il eût remis le sceptre en vos vaillantes mains,
Pour venger l'univers, écraser les Romains,
Et du grand Annibal rappeler la mémoire.
Envain vous cherissez les vertus et la gloire;
Il faut vous avilir par un hymen honteux,
Ou dans un rang obscur languir dans d'autres lieux.

PERSÉE.

Je ne sais quel poison me trouble, me consume,
Et tous mes sentimens sont mêlés d'amertume;

Je n'ai jamais connu sa haine, la fureur;
Mais son fiel dévorant a passé dans mon cœur.
Va, je puis tout oser, je puis braver l'injure;
Mon ame en ce moment se ferme à la nature.

PHOCAS.

Quand elle nous trahit, on cesse de l'aimer;
A sa touchante voix je me laissois charmer.
Persée, ainsi que vous, mon ame ardente et fière,
Connoît les titres saints et de père et de frère;
Mais s'ils sont des ingrats, s'ils voyent sans pitié
Sous leur propre injustice un frère humilié,
Le cri du sang alors ne se fait plus entendre.

PERSÉE.

Il expire en mon cœur. Ami, veux-tu m'apprendre
Par quels ressorts secrets.... Je ne veux rien savoir....
Je crains ton amitié.... je crains mon désespoir;
En butte à tous les vents, assailli par l'orage,
Ma tremblante raison s'égare et fait naufrage.
Si toujours de l'honneur j'ai respecté la loi,
Dans ce désordre affreux, grands dieux! secourez-moi.

PHOCAS.

Ah! secourez plutôt une amante éperdue,
Que dès ce soir on va soustraire à votre vue.
L'ordre est déjà signé; votre père irrité
De Théaxène enfin ravit la liberté.

PERSÉE.

Hélas! il est donc vrai que je n'ai plus de père.
Tremble Démétrius! frémis de ma colère!

Après les noirs projets de ton fatal amour,
Faut-il qu'un même sang nous ait donné le jour?
Noms de père et de frère, ô noms si pleins de charmes!
Que vous m'allez coûter de regrets et de larmes!
O noms jadis si doux qui fîtes mon bonheur!
Vous ne m'inspirez plus que haine et que fureur!
Rentrons chez moi, Phocas; à toi je m'abandonne,
Mais, suivant les conseils que la haine me donne,
Ami, redoutons-en les funestes éclats,
Et sans les immoler, punissons des ingrats.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIEME,

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉMÉTRIUS *seul.*

Que me veut donc Phocas, ce prince d'Arménie,
Qui pour servir mon frère exposeroit sa vie ?
S'il n'aime que lui seul, que prétend-il de moi ?
Le voir seul.... en ces lieux.... dois-je craindre sa foi ?
Chassons de mon esprit toute crainte étrangère :
Que puis-je redouter d'un ami de mon frère ?
L'homme reconnoissant est toujours généreux ;
S'il connoît l'amitié, Phocas est vertueux.
Aux plus doux sentimens abandonnons mon ame :
Oui, malgré ses rigueurs, Théaxène m'enflamme ;
Si je pouvois calmer son esprit irrité,
Eteindre sa vengeance, adoucir sa fierté,
Peut-être que Phocas.... Mais je le vois paroître :
De mes sens trop émus à peine je suis maître.

SCÈNE II.

PHOCAS, DÉMÉTRIUS.

PHOCAS.

Avec regret, seigneur, je vois les nœuds du sang
Tout prêts à se briser pour le suprême rang
Où la vertu vous nomme, ainsi que votre père :
Mais ce rang glorieux envié par un frère,
Blesse son cœur jaloux fier et présomptueux.
Je voudrois, s'il se peut, vous réunir tous deux.
Votre ame en ce moment ne m'est pas bien connue ;
Mais celle de Persée est ouverte à ma vue ;
Et malgré les attraits d'une autre passion,
J'y vois seule régner l'altière ambition.
Prince, si vous portez un cœur sensible et tendre,
C'est vous en dire assez, et vous devez m'entendre.

DÉMÉTRIUS.

Quoi ! l'amour n'auroit pas de pouvoir sur son cœur ?

PHOCAS.

De quel ambitieux a-t-il fait le bonheur ?

DÉMÉTRIUS.

Que peut-on désirer, aimé de Théaxène ?

PHOCAS.

La pompe d'une cour, la grandeur souveraine.
Si votre ame sans feinte à mes yeux veut s'ouvrir,

En servant mon ami je pourrai vous servir.
(*S'appercevant que le prince le regarde avec inquiétude.*)
Demandant des secrets qu'il faut que je respecte,
Je pense que ma foi ne vous est pas suspecte.

DÉMÉTRIUS.

Vous m'outragez, Phocas, par ce soupçon honteux.
Entre nous l'amitié n'a point formé de nœuds ;
Vous voyez cependant qu'à vous je me confie ;
Ainsi que moi l'honneur vous enchaîne et vous lie.
Vous pouvez me haïr sans me mésestimer ;
Moi, vous ouvrir mon cœur même sans vous aimer.
Dites-moi, cet aveu doit vous rendre sincère :
Quels sont les sentimens et les vœux de mon frère ?

PHOCAS.

Théaxène et le trône à vos vœux sont offerts :
Faites un choix, seigneur.

DÉMÉTRIUS.

Tous les deux me sont chers :
Mais l'amour, j'en conviens, m'offre bien plus de charmes
Qu'un trône environné de soucis et d'alarmes.

PHOCAS *avec feu.*

En renonçant au rang qui vous est destiné,
Prince, vous pouvez être un amant fortuné.
J'ai pour vous rendre heureux l'aveu de votre frère ;
Mais il faudroit le voir dans l'ombre du mystère,
Pour consulter tous deux de si grands intérêts,
Et que toute la cour ignore vos projets.
Aux voiles de la nuit, ajoutant la prudence,
Si vous voulez ce soir tous deux d'intelligence,

Nous pourrons voir Persée : il se fie à mes soins ;
Mais il faut écarter de dangereux témoins.
Il importe sur-tout de cacher à Philippe
De cette heureuse paix l'accord et le principe :
Tout est perdu, s'il peut soupçonner ce projet.

DÉMÉTRIUS.

Chez mon frère peut-on m'introduire en secret?

PHOCAS.

Oui, prince, je le puis.

DÉMÉTRIUS.

Ce soir donc à sa porte,
Suivi de Fabius, et sans nulle autre escorte,
Je n'entrerai chez lui que par vous introduit :
Puissé-je de l'amour, en recueillant le fruit,
Lui prouver que, malgré le rang qu'on me défère,
Je fus toujours sensible à l'amitié d'un frère !

(*Il veut sortir.*)

PHOCAS *l'arrêtant.*

Mais si pour vous couvrir d'un voile plus épais,
Et tromper de la cour les regards indiscrets,
Vous preniez d'un Romain et le casque et l'armure ;
Qu'en pensez-vous, seigneur? Malgré la nuit obscure ;
Ce dessein cachant mieux vos démarches, vos pas,
Ne peut que vous servir.

DÉMÉTRIUS.

Je l'approuve, Phocas ;
Prévenez-en mon frère. Adieu, votre prudence
Dans mes esprits troublés fait naître l'espérance.

N'en doutons plus ; Persée, après notre entretien,
Trouvera que mon cœur est digne au moins du sien ;
Tous deux nous sentirons cette ivresse si pure
Que donnent les vertus et sur-tout la nature.

SCÈNE III.

PHOCAS *seul.*

Prévenons Nicanor ; qu'il frémisse d'effroi.
La garde de Persée est commise à sa foi ;
En le persuadant qu'un perfide, qu'un traître
A formé le dessein d'assassiner son maître,
Soudain il s'armera du glaive du trépas.
Sans connoître quel sang pourra verser son bras,
Disons-lui dans quel lieu le prince doit se rendre :
Suivi de Fabius s'il ose se défendre,
Sa vie est en danger, ou bien sa liberté.
L'une ou l'autre suffit à notre sûreté.
L'heure, le lieu, l'instant, tout devient favorable
Pour faire croire au roi Démétrius coupable.
O Rome ! tu devrois m'aimer, m'ouvrir ton sein :
Mes complots, tu le vois, sont dignes d'un Romain.

SCÈNE IV.

THÉAXÈNE, ELMANIRE, PHOCAS.

THÉAXÈNE.

Que vous tardez long-tems à calmer une amante
Que la douleur assiége et le trouble épouvante !

PHOCAS.

Vous me voyez, Madame, inquiet et surpris
Des nouveaux coups portés par nos vils ennemis;
Et pour votre salut, il faut que je vous quitte.
Adieu, Madame.
(Il sort avec précipitation.)

SCÈNE V.

THÉAXÈNE, ELMANIRE.

THÉAXÈNE.

Il fuit, et me laisse interdite:
Aurois-je à redouter en cet affreux séjour,
D'autres malheurs encor que ceux de mon amour?

ELMANIRE.

Un bruit s'est répandu, mais j'ai peine à le croire,
Que Philippe oubliant votre état et sa gloire,
Méprisant les devoirs de l'hospitalité,
Veut attenter, Madame, à votre liberté:
L'ordre est, dit-on, signé.

THÉAXÈNE.

Va, je le crois sans peine.
Les rois sont gouvernés par l'orgueil et la haine;
Il sont tous des tyrans. Maîtresse de mon sort,
A la captivité je préfère la mort.
Sans trouble et sans regrets, abandonnant la terre,
Dans le séjour des dieux j'irai trouver mon père.

D'oppresseurs, d'opprimés l'univers est rempli;
De crimes, de vertus assemblage innoui,
En butte aux passions, aux douleurs, aux alarmes,
Le sang coule et se mêle à des ruisseaux de larmes.

ELMANIRE.

Le roi vient; modérez ces transports éclatans.

SCÈNE VI.

PHILIPPE, ANTIGONE, THÉAXÈNE, ELMANIRE, GARDES.

PHILIPPE *à Antigone.*

Cherchez Démétrius; en ces lieux je l'attends.

(Antigone sort.)

THÉAXÈNE *à Elmanire.*

Sortons.

PHILIPPE *l'arrêtant.*

Pourquoi me fuir? restez ici, Madame,
Et ne redoutez plus ni reproches ni blâme.
Je viens de révoquer un ordre rigoureux.
Vous êtes une ingrate, et je suis généreux.
Soyez libre, partez. Une main ennemie
Qui tourmente en secret les restes de ma vie,
M'instruit de vos desseins. Vous deviez donc ce soir
Dans la tour enfermée y perdre tout espoir.
J'ai rougi de cet ordre; il étoit trop sévère.
Les droits d'un bienfaiteur ne sont pas ceux d'un père:
Choisissez donc, Madame, un asile aujourd'hui;

Par-tout où vous irez comptez sur mon appui.
Quant au sort de mes fils il est en ma puissance;
Ma gloire me répond de leur obéissance.
Ils savent que jamais je n'ai trahi ma foi.
Vous m'avez entendu, Madame; laissez-moi.
(Théaxène et Élmanire sortent.)

SCÈNE VII.

PHILIPPE, GARDES.

PHILIPPE.

DÉMÉTRIUS m'afflige, et son amour extrême
Altère sa raison; son cœur n'est plus le même.
Un désespoir jaloux éclate dans ses yeux,
Et son front doux et calme est sombre et ténébreux.
Je vais le voir; je veux plus en ami qu'en père,
De son fatal amour juger le caractère.
Tant pour moi que pour lui, qu'il m'inspire d'effroi!

SCÈNE VIII.

ANTIGONE, PHILIPPE, GARDES.

ANTIGONE.

JE n'ai pu voir, seigneur, Démétrius.

PHILIPPE.

Pourquoi?

ANTIGONE.

On m'a dit qu'il vouloit dans sa douleur profonde,

De ses yeux affligés écarter tout le monde.
Mais j'ai su, désirant vous plaire et vous servir,
Qu'avec Fabius seul il venoit de sortir:
On m'a recommandé d'en garder le silence;
Mais je vous trahirois par mon obéissance,
Sur-tout ayant appris, pour voiler ses desseins,
Qu'il s'étoit travesti sous des habits romains.

PHILIPPE.

Ah! pour calmer l'effroi dont mon ame est atteinte,
Va, cours, cherche en tous lieux Démétrius.

(*Antigone sort.*)

SCÈNE IX.

PHILIPPE, GARDES.

PHILIPPE.

La crainte
A glacé mes esprits. Hélas! on voit souvent
L'amour sombre et jaloux s'armer d'un fer sanglant.
Un rival est toujours un ennemi terrible,
D'autant plus furieux que son cœur est sensible.
Si mon fils déchiroit ce cœur trop paternel....
Mais non, Démétrius ne peut être cruel.
J'écoute trop long-tems ma sombre défiance...
A quoi me réduis-tu, funeste expérience?
Tel est le sort de l'homme; et quand il a vécu,
Il apprend à douter même de la vertu.
Combien de fois le crime emprunta son image!

SCÈNE X.

ANTIGONE, PHILIPPE, GARDES.

PHILIPPE.

Ah! quel mortel effroi je lis sur ton visage!
Que fait Démétrius? l'as-tu vu? réponds-moi.

ANTIGONE.

Non, seigneur, ce palais est trop rempli d'effroi.
Deux perfides Romains, j'en ai l'ame glacée,
Ont voulu dans ces lieux assassiner Persée.

PHILIPPE.

O ciel! que dis-tu? pressentimens affreux!
Volons à sa défense.

SCENE XI.

PHOCAS, PHILIPPE, ANTIGONE, GARDES.

PHOCAS.

Ah! seigneur: ah! grands dieux!
Nicanor est tombé sous les coups d'un perfide,
Dont la mort n'éteint pas la fureur homicide.
Les gardes de Persée attirés par ses cris,
Accourant à ma voix, ont quitté votre fils.
Nous trouvons Nicanor sans force, sans haleine.
Ranimé par nos soins: « Ah, dit-il avec peine,
» Contre Persée on a de criminels desseins:
» A sa porte cachés j'ai vu deux assassins;

» Sous mes coups aussitôt l'un a perdu la vie,
» Et l'autre, avant de fuir, a d'une main hardie.... »
Il expire à ces mots. Un cri sourd et plaintif
Nous fit porter plus loin un regard attentif.
Nous courons, et voyons couché sur la poussière
Fabius : il fermoit les yeux à la lumière.
Tous les gardes du Prince ont voulu, mais envain,
Pendant l'obscurité, trouver l'autre assassin.
Un d'eux n'a pu saisir qu'un glaive formidable,
Qu'en fuyant de ses bras a laissé le coupable.
Le voici.

PHILIPPE *le reconnoissant.*

C'est le mien..... c'est celui de mon fils.
Je me meurs.

(*il tombe dans un fauteuil.*)

ANTIGONE.

O mon maître !... ô malheurs inouis!
La pâleur de la mort a couvert son visage.
Cher prince, rappelez vos sens, votre courage.
(*à Phocas.*)
Secourons-le, seigneur.

PHILIPPE *revenant à lui.*

Antigone, c'est toi ?
Cache ce fer horrible, il me glace d'effroi ;
Quel forfait odieux! quand ma tendresse extrême,
Cruel Démétrius, t'élève au rang suprême !
Hola ! soldats, courez après ce tigre affreux.
Vous, Phocas, sur Persée ayez toujours les yeux.

(*Phocas et les gardes sortent.*)

SCENE XII.

PHILIPPE, ANTIGONE.

PHILIPPE.

Je veux le voir ici, l'écraser, le confondre:
Au moment de régner que pourra-t-il répondre?
Va, ne crois pas jouir d'un triomphe si beau;
Non, malheureux, ton trône est sur un échafaud!
Je te donnai la vie, et je veux la reprendre;
Ton sang fait mon opprobre, et je veux le répandre.
Je veux percer ton cœur, je veux le déchirer,
M'abreuver du plaisir de te voir expirer,
Et mourir après toi du malheur d'être père.

(*voyant arriver Démétrius, il s'écrie:*)

Ah! grands dieux! j'apperçois ce monstre sanguinaire;
Qu'il ne s'approche pas.

SCÈNE XIII.

DÉMÉTRIUS *avec le casque et l'habit romain*; PHILIPPE, ANTIGONE, GARDES.

DÉMÉTRIUS.

Sur son front la douleur
Imprime le trépas, et me glace d'horreur.
Mon père!.... Quels regards!.... Quel horrible silence!

PHILIPPE.

Antigone..... est-il donc chassé de ma présence?

ANTIGONE.

Non, seigneur.

PHILIPPE *en voyant Démétrius.*

Dieux! que vois-je?

DÉMÉTRIUS.

Ecoutez votre fils.

PHILIPPE *détournant la tête.*

Monstre! tu ne l'es plus.

DÉMÉTRIUS.

Quel crime ai-je commis?

PHILIPPE.

Peux-tu le demander? Crois-tu donc que j'ignore....
Antigone, il se rend plus criminel encore.

DÉMÉTRIUS.

Ecoutez-moi, de grace....

PHILIPPE.

Exécrable assassin!
Il ne te reste plus qu'à me percer le sein.

(*le regardant.*)

Frappe, voilà mon cœur.

DÉMÉTRIUS.

Que dites-vous, mon père?

PHILIPPE.

Tu m'as donné la mort, voulant tuer ton frère.

DÉMÉTRIUS.

Moi ! des forfaits pareils !... vous ne le croyez pas.

PHILIPPE.

Qui donc de Nicanor a causé le trépas ?

DÉMÉTRIUS.

Moi ; mais en employant une juste défense.

PHILIPPE.

Il est mort ; tu le peux, flétris son innocence.

DÉMÉTRIUS.

Près de moi, Fabius est tombé sous ses coups :
Alors pour le venger, plein d'un juste courroux,
J'ai cru d'un meurtrier pouvoir trancher la vie.

PHILIPPE.

Ciel ! quel détour honteux et quelle calomnie !
Nicanor.... un guerrier dans les combats blanchi.
(le prenant des mains d'Antigone.)
De ta main.... par ce fer.... de sang encor rougi....
Quel usage as-tu fait de ce présent d'un père ?....

(Il le remet à Antigone.)

DÉMÉTRIUS.

Seigneur, pour éclaircir cet horrible mystère,
Pour me justifier, interrogez Phocas.

PHILIPPE.

Lui-même a dénoncé tes cruels attentats.

DÉMÉTRIUS *accablé.*

Qui ? lui ? Dieux ! quelle horreur !

PHILIPPE.

A ton désordre extrême,
A ta rougeur, ton crime est trahi par toi-même.

DÉMÉTRIUS.

L'innocence outragée aisément se confond ;
Et sans rougir du crime on rougit du soupçon.

PHILIPPE.

Mais sous ce vêtement, de sang couvert encore,
Pourquoi te déguiser ? Oui, tigre que j'abhorre,
C'étoit pour te venger d'un frère, d'un rival
Aimé de Théaxène, à ton amour fatal.

DÉMÉTRIUS.

J'espérois entraîné par l'ardeur qui me guide,
En cédant votre trône....

PHILIPPE.

Ah ! c'est est trop, perfide !
(*aux Soldats.*)
Qu'on l'entraîne à la tour.

DÉMÉTRIUS.

J'embrasse vos genoux....

PHILIPPE.

Tu te repends trop tard pour calmer mon couroux.

DÉMÉTRIUS *se relevant.*

Non ; pour se repentir, il faut être coupable.

PHILIPPE.

Gardes, obéissez.... (*Il veut sortir.*)

DÉMÉTRIUS *l'arrêtant.*

Dans l'horreur qui m'accable,
Je vous suivrai par-tout.

PHILIPPE.

Arrêtez-le, soldats.
(*les gardes environnent Démétrius.*)
Empêchez-le sur-tout de marcher sur mes pas.
(*Il sort avec Antigone.*)

SCÈNE XIV.

DÉMÉTRIUS, GARDES.

DÉMÉTRIUS.

Ciel! vengeur des forfaits, soutien de l'innocence,
Prends pitié de mes maux; j'invoque ta clémenee.
Si tu veux qu'en ces lieux mon sang soit répandu,
Fais-moi donner la mort sans flétrir ma vertu.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIEME.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PERSÉE *seul.*

Quoi ! j'ai pu consentir à ce complot perfide !
En chérissant l'honneur, quoi ! je suis parricide !
Tout jette dans mon ame et la crainte et l'effroi ;
L'épouvante et l'horreur volent autour de moi.
(se jetant dans un fauteuil.)
Rassurons mes esprits que le remord assiège....
Je suis un assassin.... un frère sacrilège...
Quel horrible forfait !.... ah ! doit-il s'achever ?...
Dois-je perdre mon frère en pouvant le sauver ?
(se relevant.)
Que faire ? que résoudre ?... O ciel ! je vous implore....
Lâche ! qu'implores-tu ? Le ciel !.... le ciel t'abhorre ;
Il éclaire à regret un monstre tel que toi :
De la terre et des cieux tu dois être l'effroi.
Ne puis-je, en détruisant un projet si funeste,
Me rendre digne encor de la clarté céleste ?
Ah ! pourquoi dans mon sein étouffer les remords ?
Je n'y résiste plus.... Oui, suivons mes transports ;
Courons aux pieds du roi justifier mon frère....
Où vas-tu, malheureux ? et que prétends-tu faire ?
Sauver Démétrius !... En le sauvant, hélas !

Tu vas perdre à-la-fois Théaxène, Phocas.
La nature, l'amour, l'amitié, tout m'accable....
O mort! viens terminer mon destin effroyable :
Ton secours... Mais on vient.. Que vois-je? c'est le roi;
Son auguste présence est affreuse pour moi.

SCÈNE II.

PHILIPPE, ANTIGONE, PERSÉE, GARDES.

PHILIPPE.

Je te revois, mon fils. Se peut-il que ton frère...
Le cruel va périr.

PERSÉE.

Que dites-vous, mon père?

PHILIPPE.

Oui, oui; son trépas seul calmera ma fureur.

PERSÉE.

C'est moi qui de ses maux.... c'est moi qui suis l'auteur.

PHILIPPE.

Qui? toi! mon fils.... Sans doute, en aimant Théaxène,
Du vil Démétrius tu fomentois la haine.
Oublions ce perfide.... Ah! je veux en ce jour
Le punir, et pour toi signaler mon amour.
Ton malheur m'a rendu Théaxène bien chère.
Pour épouse, mon fils, reçois-la de ton père.
D'accord avec le ciel je vais serrer vos nœuds ;
La vertu vous unit, vos jours seront heureux.
Unique et cher objet de ma vive tendresse,

Viens dans mes bras, mon fils.. Mais quelle horreur te presse?
Tu pleures, tu frémis.... ton œil est égaré....

PERSÉE *à part.*

Du plus cruel vautour mon cœur est déchiré.

PHILIPPE.

Eh! qui peut t'accabler?

PERSÉE.

Craignez votre colère;
Conservez-vous un fils.... Ne perdez pas un frère....
(*à part.*)
Le ciel vous le défend... Qu'ai-je fait, malheureux?

PHILIPPE.

Dois-tu pour un tel monstre être si généreux?
Conçois-tu son forfait? Son crime est effroyable.
Plus tu l'aimes, mon fils, et plus il est coupable.
Lui, ton frère! grands dieux! qui? lui ton assassin!
Ah! le doux nom de frère est un titre si saint, (1)
Qu'en voulant l'offenser au ciel on fait injure.
Un frère est un ami donné par la nature.
Ma tendresse s'accroît en voyant tes douleurs;
Dans le sein paternel, viens épancher tes pleurs.
(*Il veut l'embrasser; Persée s'éloigne.*)
Quoi! tu fuis de mes bras....

J'ai consenti que ces vers fussent donnés par M. Saint-Prix à M. Legouvé. Il s'en est servi ainsi dans son bel ouvrage de la Mort d'Abel, Acte III, Scène III; c'est Caïn qui parle :

Oui, le titre de frère est un nœud si sacré,
Qu'en osant le briser au ciel on fait injure.
Un frère est un ami donné par la nature.

PERSÉE.

Je me meurs, ô mon père !

(*à part.*)

Allons, découvrons-lui cet infâme mystère.

Démétrius....

PHILIPPE.

Eh bien !

PERSÉE *à part.*

Ah ! quel moment affreux !

Qu'allois-je dire ? hélas ! je ne le puis, ô dieux !

PHILIPPE *l'arrêtant.*

Explique-toi, mon fils, tu redoubles ma crainte ;
Sur ton front... dans tes yeux, quelle horreur est empreinte !

PERSÉE.

Mon père.... pardonnez... ô douleur ! ô regrets !
Pour jamais j'ai perdu le bonheur et la paix....
Oui, la nature veut....

PHILIPPE.

Qu'un meurtrier périsse.

PERSÉE.

Pourrez-vous achever ce sanglant sacrifice ?

PHILIPPE.

Je ne puis pardonner ; il est trop criminel.
Que Démétrius meure !

PERSÉE.

Hélas !... au nom du ciel,

Respectez votre sang.

PHILIPPE.

La nature est trahie.

PERSÉE.

En lui donnant la mort vous m'arrachez la vie...

PHILIPPE.

Prince! mourons tous deux quand nous serons vengés.

PERSÉE.

Quoi! sur un échafaud....

PHILIPPE.

Les dieux sont outragés.

PERSÉE.

C'est votre fils....

PHILIPPE.

Un tigre, un monstre sanguinaire.....

PERSÉE.

De vous il eut le jour.

PHILIPPE.

De toi seul je suis père.

PERSÉE.

La raison m'abandonne et mes sens effrayés....
Exaucez ma prière ou j'expire à vos pieds.

(*Il se jette à genoux.*)

PHILIPPE *le relevant.*

Qu'exiges-tu, mon fils?

PERSÉE.

Différez le supplice;
Suspendez un seul jour du moins votre justice.

PHILIPPE.

Je souscris à tes vœux.

PERSÉE.

Vous me rendez au jour.

PHILIPPE.

Pour un traître, un ingrat, j'admire ton amour.

PERSÉE; *il veut sortir.*

Ah! pour en être digne.... il faut que je vous laisse.

PHILIPPE *le retenant.*

Eh quoi! te dérober si-tôt à ma tendresse....

PERSÉE.

Sans perdre un seul instant, il le faut, je le doi.

PHILIPPE.

Avant de me quitter, cher prince, embrassez-moi.

SCÈNE III.

PHILIPPE, ANTIGONE, GARDES.

PHILIPPE.

Quoi! j'ai pu méconnoître une vertu si belle
Et chérir si long-tems une ame criminelle?

Combien j'aimai l'ingrat qui fait tous mes malheurs !

ANTIGONE.

Je partage avec vous.... Quoi ! vous versez des pleurs....
Prince ! qu'est devenu ce courage sévère ?

PHILIPPE.

Ami, vois dans mes pleurs les foiblesses d'un père ;
La rage, la pitié, la tendresse, l'horreur
Raniment tour-à-tour et déchirent mon cœur.
Qu'il est dur de punir l'objet de sa tendresse !
Lui seul, Démétrius, consoloit ma vieillesse.
Pour orner la vertu, ce fils me sembloit né :
Je bénissois les dieux de me l'avoir donné.
Je ne vois plus en lui qu'un prince sanguinaire,
Qui monte sur le trône en égorgeant son frère.
Il est le plus cruel de tous mes ennemis ;
Mais dans ce tigre enfin, je vois toujours un fils.

SCÈNE IV.

PHOCAS, PHILIPPE, ANTIGONE, GARDES.

PHOCAS.

Tout le peuple est armé ; le plus affreux carnage
Bientôt va signaler son féroce courage ;
D'un Prince criminel les amis séducteurs,
Du feu de la révolte ont enflamés les cœurs.
On vous nomme un tyran, et dans ce trouble extrême
L'orage est prêt enfin à fondre sur vous-même ;

Et si vous n'ordonnez, Seigneur, un prompt secours,
Craignez tout pour Persée, et tremblez pour vos jours.

PHILIPPE *à Phocas et aux gardes.*

Rassemblez mes soldats ; volez à ma défense.
Chers amis de Philippe, assurez sa vengeance.

(*Phocas, Antigone et les gardes sortent.*)

SCÈNE V.

PHILIPPE *seul.*

Les Macédoniens sont armés contre moi.
Tout ce que j'aime, hélas! a donc trahi sa foi.
J'ai vécu trop long-tems. Le ciel, dans sa colère,
Me punit d'être roi, plus encor d'être père.
Aux portes du tombeau quels horribles tourmens
Accablent ma raison et déchirent mes sens!
Espoir des malheureux, j'invoque ta puissance :
O mort! anéantis ma fatale existence.

(*Il tombe dans un fauteuil accablé de douleurs.*)

SCÈNE VI.

THÉAXÈNE, ELMANIRE, PHILIPPE.

THÉAXÈNE *à Elmanire dans le fond du Théâtre.*

Conduis mes pas tremblans.... Par l'aveu des forfaits,
En appaisant les dieux, je vais mourir en paix.

ELMANIRE.

Voyez l'état cruel de cet auguste père.

THÉAXÈNE.

Il soupire, il gémit....

PHILIPPE *se croyant seul.*

O douleur trop amère !
Hélas ! un bras vengeur s'appesantit sur moi....
Dissipez, dieux puissans ! mon trouble, mon effroi ;
Donnez quelque repos à mon ame éperdue :
Toujours Démétrius est présent à ma vue ;
Je vois toujours ce front où la divinité
De toutes les vertus peignoit la majesté.
Chargé d'odieux fers, je l'entends qui s'écrie :
Mon père, c'est à vous de défendre ma vie.

THÉAXÈNE *s'offrant à ses yeux.*

Ecoutez cette voix qui parle en votre cœur ;
Elle est celle des dieux.

PHILIPPE *se relevant.*

Quoi, Madame !

THÉAXÈNE.

Seigneur,
Cédez à la pitié, cédez à la nature.

PHILIPPE.

Je me rendrois coupable....

THÉAXÈNE.

Ah ! mon cœur vous conjure,
Au nom des immortels, au nom de vos vertus,
De suspendre l'arrêt qui perd Démétrius.

PHILIPPE.

Vous m'implorez en vain ; il faut punir le crime....

THÉAXÈNE.

Mais non pas se tromper, Seigneur, sur la victime.
C'est moi qui dois périr ; c'est moi qui dans ces lieux
Ai semé la discorde et des forfaits affreux.
Respectez, croyez-moi, le sang qu'on veut répandre.

PHILIPPE.

Expliquez-vous !... Mais, ciel ! quel bruit se fait entendre?

SCÈNE VII.

ANTIGONE, PHILIPPE, THÉAXÈNE, ELMANIRE, GARDES.

ANTIGONE *suivi de Gardes.*

Ne redoutez plus rien : la joie et le bonheur,
Prince, vont pour jamais régner dans votre cœur.
Vos fils sont des héros d'une vertu suprême,
Dignes de vous, Seigneur, et dignes des dieux même.
J'ai rencontré Persée en sortant du palais ;
Sur son front se peignoient la honte et les regrets.
« Viens, dit-il, avec moi ; satisfais mon attente. »
La douleur dans les yeux au peuple il se présente.
Il jette à son aspect mille cris de fureur.
Loin d'en être troublé, le prince avec ardeur
S'élance vers la tour enflamé de courage.
Le peuple avec effort s'oppose à son passage;

« Pour mon frère, cessez d'employer vos secours ;
» Je viens sauver, dit-il, sa liberté, ses jours.
» Venez vous joindre à moi pour sauver l'innocence ;
» Et loin de l'immoler, je vole à sa défense.
» Démétrius est juste, amis, c'est votre roi :
» O Macédoniens! venez et suivez-moi. »
Alors, accompagnés de nos braves escortes,
De la tour aussitôt nous enfonçons les portes.
Phocas resiste seul ; ce traître furieux,
Nous y voyant entrer, se poignarde à nos yeux
Le prince veut envain arrêter sa furie ;
Phocas se frappe encor et s'arrache la vie.
Persée, en gemissant, les yeux de pleurs couverts,
Vole à Démétrius, l'embrasse et rompt ses fers.
« Paroissez, lui dit-il. » Nous sortons ; à sa vue,
La plus vive allégresse est par-tout répandue ;
Le peuple prosterné lève les mains aux cieux.
En voyant vos enfans, tous les cœurs sont heureux ;
Il semble que chacun ait recouvré la vie.
On vole à leur passage ; on s'avance, on s'écrie :
Princes! chérissez-vous et vivez à jamais.
Pour moi, le cœur charmé de cette heureuse paix ;
J'accours, en reprenant une force nouvelle,
Pour vous donner avis du succès de mon zèle.
Seigneur, entendez-vous ces clameurs et ces cris ?
Ces transports, cette joie annoncent vos deux fils.

SCENE VIII et dernière.

PERSÉE, DÉMÉTRIUS, PHILIPPE, THÉAXÈNE, ELMANIRE, ANTIGONE, GARDES, PEUPLE.

PERSÉE *tenant Démétrius par la main.*

Mon cher Démétrius, embrassez votre père.
(*à Philippe.*)
Il est digne de vous.

DÉMÉTRIUS.

Je dois tout à mon frère.
C'est mon libérateur ; qu'il règne au lieu de moi.

PERSÉE.

Avant de signaler votre amour, votre foi,
Prince, daignez m'entendre : ô crime ! ô calomnie !
Vous parûtes, mon frère, attenter à ma vie :
Mais de votre amitié, votre front va rougir ;
Quand vous me connoîtrez, vous allez me haïr :
Du projet de vous perdre, hélas ! j'étois complice.

DÉMÉTRIUS *après un peu de silence.*

Embrassez-moi, mon frère.

THÉAXÈNE.

O vertu !

PHILIPPE.

Jour propice !
Je sers entre mes bras deux enfans généreux :
Puis-je me souvenir que je fus malheureux ?

DÉMÉTRIUS.

En faveur de Persée abandonnez l'empire.

PERSÉE.

Non, seigneur, à ses vœux gardez-vous de souscrire.

DÉMÉTRIUS.

Daignez combler les miens.

(à Théaxène en lui présentant Persée.)

Et vous, madame, et vous ;
Oui, de la main d'un frère, acceptez un époux.

PHILIPPE *à Persée.*

Je consens à l'hymen que votre ame désire ;.
Mais en vos mains avant que d'abdiquer l'empire,
Pour ne point exposer le salut de l'état,
Il faut de ce projet avertir le sénat.

(à Théaxène.)

Des Macédoniens, pour être reine et mère,
Renoncez-vous, ma fille, à venger votre père?

THÉAXÈNE.

Seigneur, je vous le jure.

PHILIPPE *à Persée.*

Et vous, et vous, mon fils,
Dites : acceptez-vous les Romains pour amis ?

PERSÉE.

Mon père ! au bien du peuple, oui, j'immole ma haine,
Et, sans rougir, fléchis sous la grandeur romaine.
C'est envain, je le sens, qu'on résiste à ses lois ;
Par-tout elle triomphe, et fait trembler les rois.